



HAL
open science

Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale underground

Jean-Marie Seca

► **To cite this version:**

Jean-Marie Seca. Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale underground. Colloque Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH-Paris / Ecole supérieure de Commerce de Paris, Dec 2004, Paris, France. hal-03016145

HAL Id: hal-03016145

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03016145v1>

Submitted on 26 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

Du nomadisme interdisciplinaire dans les mondes orthodoxes scientifiques : entre biographie et épistémologie

Le but de toute recherche est d'être « accueillie », « intersubjective » et mise en dialogue selon les canons de la rationalité les plus adaptés aux terrains prospectés, aux données exposées et aux communautés de chercheurs. L'accueil surgit souvent à la suite d'un choix plus ou moins malheureux d'un thème de recherche ou après une orientation méthodologique imposée par le terrain mais non conventionnelle dans la discipline de référence. Le style marque une chanson, une sculpture ou un tableau. Le style du chercheur est sa méthodologie. Il résulte de la technologie utilisée pour élaborer des observations qui, en s'assemblant en articles, en communications diverses ou en livres, peuvent soit gagner l'estime du champ social de recherche, soit être mis en « jachère intellectuelle ». La reconnaissance d'un jury de soutenance et de quelques autres personnalités académiques ne suffit pas au chercheur qui a fait le choix d'un terrain perçu comme « lourd », comme on en parle pour une course de chevaux. Si son handicap (méthode, style, origine pluridisciplinaire) rend sa course encore plus hasardeuse, il est tendanciellement porté à l'aggraver, en suivant inconsciemment une loi d'inertie de l'autostigmatisation assez redoutable. Un dilemme s'offre à lui, comme dans des cas plus nobles, contés par Serge Moscovici, dans sa *Psychologie des minorités actives*, lorsqu'il décrit les personnages emblématiques d'Alexandre Soljenitsyne et André Tvardosky (Moscovici, 1979, pp. 241-266). Le premier représente un homme qui a refusé les honneurs des officiels soviétiques et assume un rôle de minorité nomique, active, portée par un contenu, un message à délivrer et un style propre, distinctif. Le second, transigeant avec le régime, ménageant la chèvre et le chou, tentant de plaire autant aux dissidents qu'aux « politiques » et aux gouvernants, sombre dans la déviance, l'anonymat, l'insignifiance, le *burnout* et la maladie. Il figure la conduite d'une minorité anomique, peu engagée politiquement, incapable d'assumer une opposition claire, face aux incohérences de la vie en Union soviétique et à la réalité du goulag. En simplifiant un peu, on peut dire que Tvardosky est un idéaliste déçu et que Soljenitsyne est un déçu actif. Le travail récent de Didier Truchot sur l'épuisement professionnel laisse d'ailleurs supposer que la trop forte idéalisation et l'engagement initialement enthousiaste dans une activité socioprofessionnelle sont sources d'effets pathologiques, d'écroulements émotionnels et de somatisations assez typiques et régulières (Truchot, 2004). Les enjeux d'une affirmation « professionnelle et identitaire » sont à peu près les mêmes que dans la schématisation décrite par Moscovici. On peut aussi sombrer dans le *burnout* décrit par Truchot, quand on tente de fabriquer son « radeau » d'intellectuel. Je voudrais décrire dans la suite de ce texte, ce qu'est une logique de recherche de terrain, accaparée principalement par d'autres

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

disciplines que la psychologie sociale. J'évoquerai le tiraillement entre le marteau de la reconnaissance intradisciplinaire et l'enclume des modes de socialisation scientifique des autres disciplines qui tirent la couverture de l'objet de recherche vers elles. Dans ce dernier cas, l'origine psychosociale de la grille théorique émanant d'un chercheur lui-même aux marges de sa propre discipline, a été à la fois déniée et intégrée. Le danger principal de la situation vécue est surtout dans l'autostigmatisation et donc dans la dévalorisation de sa propre « originalité ». Ce processus d'intériorisation destructrice du regard évaluateur d'autrui incite à ne pas combattre pour défendre son propre modèle théorique. La croissance très importante, depuis une dizaine d'années, du nombre de travaux dans un domaine universitaire initialement marginal en France (les musiques *rock* et électroniques) prouve qu'en fait, il faut être opposé à l'inertie du *mainstream* pour avancer plus rapidement et avoir suffisamment d'armes intellectuelles et textuelles (résultats, enquêtes nouvelles, illustrations et avancées théoriques) afin de contrer les jugements rapides et superficiels d'une communauté d'appartenance disciplinaire enfermée dans ses modes de reproduction des connaissances. Finalement, être un chercheur marginal, c'est savoir se souvenir qu'il faut avoir l'esprit guerrier. L'ascèse n'est-elle pas un combat pour l'affirmation d'un soi par le dépassement de l'immanence ? Je *n'ai appris que cela* durant les dix-huit années qui me séparent de la fin de ma thèse à aujourd'hui. Je tenterai donc d'en thésauriser les effets en matière de projets de recherche et en termes de publications, pour le restant de mon temps professionnel de chercheur. Le temps devient donc précieux à ce stade de la réflexion. Il faut tenter de voir pourquoi et selon quels méandres, on peut parvenir à ce sentiment d'urgence intellectuelle !

1. La normalisation de la recherche sur l'objet « musiques populaires » en France

La réalisation d'une approche académique et empirique sur les objets « musiques populaires amplifiées et *rock* » apparaît, en 2005, comme plus acceptable qu'en 1980-1986, date de réalisation de ma recherche (Seca, 1987, 1988, 2001). Ce thème est approfondi dans divers laboratoires d'études anglo-saxonnes, d'anthropologie, de géographie, d'histoire, de sciences politiques, de socio-économie ou de sociologie (Benetollo, 1999 ; Brandl, 2004 ; Carlet, 2004 ; Dorin, 2005 ; Green, 1997 ; Guibert, 2004 ; Hein, 2004 ; Lescop, 2003 ; Mombellet, 2004 ; Pecqueux, 2004 ; Perrenoud, 2003 ; Petiau, 2004 ; Pourtau, 2004 ; Tassin, 2004 ; Voisin, 2003 ; Walzer, 2004). C'est dans ces disciplines-là que l'on trouve le plus d'intervenants plus ou moins jeunes, actifs, même si peu reconnus. Je ne cite qu'une petite partie des chercheurs français. C'est cependant à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris que l'on trouve le plus de professionnels dirigeant des travaux dans ces domaines, en plus de l'université Paris-5. Tout cela ne veut pas dire que ce genre de terrain fait vraiment partie des objets institutionnalisés

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

d'études. Cela signifie plutôt que les travaux de niveau « maîtrise » et « doctorat » se multiplient un peu dans toutes les universités de l'Hexagone. Cet essor des « cultural studies » à la française date du milieu des années 1990. Il s'est déroulé avant tout *dans les sciences sociales autres que la psychologie*¹. Il y a certes une *psychologie de la musique* de type cognitif (Frances, 1984 ; Imberty, 1979 ; Lechevalier et Cambier, 2003 ; McAdams et Deliège, 1988 ; Seashore, 1967 ; Sloboda, 1988 ; Zenatti ; 1994 ; voir aussi revue *Psychology of Music*, chez Sage Publications). Mais il n'existe pas de psychosociologie sur cette thématique. J'ai appris, par hasard, en visitant le site web d'une *Conférence internationale sur les représentations sociales*, qu'un symposium sur « représentations et musique » a été organisé, à Guadalajara, en 2004. Mieux vaut tard que jamais ! Même si j'ai fait partie du même laboratoire que certains organisateurs de ce petit événement, je n'ai pas du tout été contacté pour y participer ! Je l'ai su, par accident, au détour d'une fin de repas lors d'une réunion d'un comité de rédaction des *Cahiers de psychologie politique*. C'est dire à quel point les informations circulent assez mal, même dans un milieu restreint où tout le monde se connaît. Ayant su tout cela trop tard, je n'ai pas pu proposer une communication pour prendre part au débat. J'ai cependant réussi à organiser, dans mon université, le 17 juin 2005, un petit colloque sur « Musiques underground et politique ». Pour signifier l'importance de ce développement de la recherche sur les musiques populaires, il faut signaler l'existence d'une récente revue spécialisée, éditée par de jeunes chercheurs (*Copyright Volume*). Des parutions croissantes d'ouvrages portant sur les styles *rock, rap, techno* et les « musiques du monde » et l'émergence d'une politique publique de la musique dans ces secteurs complètent ce tableau assez dynamique (Veitl et Duchemin, 2000). Pour ma part, j'ai réalisé une monographie complète, de niveau doctoral, sur les milieux musicaux *underground* en Île-de-France entre 1980-1987 et 1999-2001 auprès de plus de 110 groupes soit, en moyenne, cinq cents musiciens, sans parler des 280 lycéens à qui j'ai soumis un questionnaire sur leurs préférences (Seca, 1991). Quand j'ai réalisé ma thèse, déposée en 1986 (soutenue en 1987), les démarches empiriques sur ces phénomènes étaient quasiment inexistantes. Il y avait quelques travaux épars de sociologues souvent essayistes ou quelques rares enquêtes, comme celles de Hennion qui avait travaillé sur les producteurs de variétés et l'économie du disque (Hennion, 1981 ; Hennion et Vignolle, 1978).

¹ En psychologie, c'est plutôt catastrophique ! J'ai recueilli le témoignage de certains jeunes chercheurs qui ont reçu des injonctions et des pressions pour changer leur terrain et leur problématique parce que ceux qu'ils avaient choisis (les musiques populaires actuelles) étaient considérés comme non conformes ou « peu scientifiques ». Certains de ces jeunes chercheurs ont donc changé de thème de recherche afin de « faire carrière ». Que c'est dommage ! Je n'en dirai pas plus. Et je conserverai évidemment l'anonymat de ces individus.

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

Faire valoir ses propres travaux a consisté, plutôt et malheureusement, dans mon cas, à justifier répétitivement le sens d'un ensemble de résultats et d'un modèle théorique qui auront vingt années d'existence en 2007. Quelles ont été mon insertion institutionnelle et ma perception de l'objet d'étude « rock », avant, pendant et après ma soutenance de thèse ?

2. Fragments d'un parcours *underground* de recherche

Il faut, tout de suite, que j'insiste sur une idée qui m'a créé des problèmes et des malentendus, y compris avec moi-même. Mon regard s'éloigne toujours plus des fascinations du « terrain ». Mon approche mêle, contrairement aux apparences, sympathie et distanciation, réticence et subreptice attachement. Le fond de l'affaire est, en effet, que je ne me suis pas du tout « accroché » à une prétendue passion pour le *rock*. Parce que j'ai employé un ton romanesque dans un but strictement éditorial dans mon premier livre, édité en 1988, certaines lectures trop exclusivement critiques m'ont attribué une intention ou une visée « mimétique » par rapport à mes « objets » de travail. C'est vrai que l'empathie est un instrument essentiel de l'anthropologue. Mais elle n'a jamais été un but en soi, dans mon esprit. L'approche clinique que j'ai mise en œuvre en 1980-87 est vraiment mal et bien tombée. Elle s'est déroulée au plus mauvais moment, car elle a été soutenue sous la forme d'une thèse durant la période où certains ont crû voir poindre « la révolution cognitiviste ». Sur un autre plan, plus positif, du fait de mon parcours de formation, j'ai été à l'intersection de plusieurs cultures (l'économie politique, le marxisme, l'existentialisme sartrien, la sociologie, la psychologie sociale sociologisante, telle que la défendent Maisonneuve ou Moscovici notamment). Ce qui, à l'époque m'est apparu comme un handicap (« ne pas en être », « ne pas faire partie de l'épopée inénarrable du *mainstream* »), est devenu, avec les années qui sont passées, un avantage. Il s'agit, pour moi, au jour où j'écris ces lignes, d'une force. Elle correspond au sentiment de ne pas avoir été happé par une technologie d'étude. Les questions théoriques sont restées, dans mon esprit, au premier plan. Cette puissance, toute relative, de mon moi professionnel m'a permis d'écrire communication atypique à un colloque sur l'histoire de la psychologie qui pourrait passer pour un épanchement narcissique mal contrôlé. Je ne prétends pas du tout faire partie de la grande histoire de la psychologie. Je veux juste apporter un témoignage sur le vif à propos d'un itinéraire de recherche qui a été contraint à un certain nomadisme institutionnel. Je suis tout à fait conscient des risques d'être suspecté d'un regard biaisé sur moi-même et sur mes collègues de diverses communautés scientifiques, qui demeurent, avant tout, des ensembles humains.

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

Une indication peut être significative pour comprendre toutes mes attitudes durant de longues années : je suis issu d'une formation de maîtrise en sociologie. Je suis venu à la psychologie sociale à la suite d'une acculturation à l'université de Nancy-2 (par le choix de modules optionnels d'enseignement) auprès d'enseignants comme Jean-Léon Beauvois, André Lévy, Alain Trognon), puis par une inscription vers l'université Paris-10 et la fréquentation du Laboratoire de Psychologie Sociale de l'EHESS-Paris. L'expérimentation n'a jamais été au centre de mon initiation à cette matière puisque j'ai été préalablement formé aux méthodes de la sociologie durant quatre ans. L'année de DEA a été consacrée méthodologiquement à l'entretien, à l'analyse du discours (Pierre Chabrol) et, théoriquement, à l'étude des rituels (Maisonneuve), des représentations sociales et des minorités (Moscovici). Parallèlement, je poursuivais mes prises d'information sur la sociologie et les mouvements sociaux. Cette centration sur les dynamiques du changement social m'a incité à demander la présence de François Dubet à mon jury de thèse, en 1987. Cette double orientation provient de mon cursus de formation et, par conséquent, du fait que j'ai toujours pensé que ces deux matières étaient beaucoup plus proches qu'elles ne le déclaraient à travers certains de leurs représentants trop orthodoxes.

Donc pour résumer, je cumulais, à l'époque de ma soutenance de thèse, quelques stigmates de marginal dans la psychologie scientifique dont je n'avais pas clairement conscience. Je possédais des diplômes, à mes yeux, complémentaires et un itinéraire de formation hétérogène. Je n'étais ni intéressé par l'objectif de me spécialiser dans la thérapie, ni aiguillé par l'expérimentation pure. J'avais réalisé une monographie en utilisant les outils quantitatifs et qualitatifs classiques de l'ethnologie et de la sociologie. J'avais appliqué, à un terrain peu exploré, les grilles de lecture de la psychologie sociale auxquelles j'accordais une grande importance. J'étais peu préoccupé par les débats abscons sur la nécessité d'expérimenter sur les faits sociaux en psychologie (et de ne faire que cela). Je ne pensais pas que le fait de privilégier une méthode signifiait l'exclusion d'autres perspectives de construction des données. Je ne me souciais pas des liens assez rigides entre certaines méthodologies et des objectifs de légitimation professionnelle. J'étais un « idiot » au sens dostoïevskien du terme. Dans le roman de l'écrivain russe, le héros est un personnage pathétique, pas spécialement inintelligent mais plutôt inadapté à son environnement. C'est un grand croyant dans l'authenticité humaine, emporté par ses actions, convaincus de la vérité de ses impressions et délibérément clément envers ses contemporains. On pourrait le voir comme une espèce de « mystique illuminé » - pour reprendre la distinction proposée par Bastide (Bastide, 1931, p. 9) - rongé par diverses contradictions.

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

3. Marginalité, anomie et maintien d'un projet de travail

Cette marginalisation (comme la mienne en 1988-1995) engendre cependant une conscience anémique de l'insertion institutionnelle avec des conduites intempestives de demande d'affiliation. On a presque envie de s'excuser dans les colloques. Cela empêche de développer efficacement, donc assez vite, toute la substance d'un projet de recherche. L'effet paradoxal de cette marginalisation est une *mise en veille de la réflexion* et une lente poursuite souterraine de l'activité. Ce qui fait que, sans le vouloir du tout, j'ai fini par ressembler aux phénomènes anémiques et *underground* que j'ai étudiés. Après ma thèse (j'étais au Laboratoire de l'EHESS), j'ai voulu parfois me donner une solution en acceptant provisoirement une appartenance dans quatre laboratoires d'autres disciplines, entre 1992 et 2001 (histoire, sociologie, civilisation américaine, et actuellement, sciences de gestion, sans parler de mes associations, en sociologie, avec le Laresco-Icotem et, en psychologie sociale, avec le LEPS de la Maison des Sciences de l'Homme de Paris). Ces multi-appartenances sont souvent des « chaussures mal assorties, trop grandes ou trop étroites ». Elles impliquent des déceptions régulières. J'ai cependant toujours continué à faire valoir des grilles d'analyse psychosociales dans toutes les équipes des autres sciences sociales que j'ai connues. Celles-ci mettent en vitrine une pluridisciplinarité de façade. Elles défendent, de ce fait, un pré carré épistémologique et méthodologique spécifique, comme les représentants orthodoxes de la psychologie sociale. Ces laboratoires, pour la plupart, n'intègrent pas réellement des chercheurs extérieurs à leur équipe. Ils restent, intellectuellement, scientifiquement et pratiquement, des univers monocentrés sur la discipline de référence. L'intégration actuelle dans un laboratoire de sciences de gestion est plus sympathique et durable (LAREQUOI). Mais elle ne facilitera pas une stratégie rapide de reconnaissance professionnelle conduisant au professorat dans la psychologie.

J'ai dû, peu à peu, en fréquentant les colloques entre 1989 et 1994, me résoudre à l'évidence : le monde n'est pas celui du Laboratoire de l'EHESS (1982-1986) ou celui des séminaires de Jean Maisonneuve sur les conduites rituelles à l'université de Paris-X-Nanterre. J'ai fini par m'apercevoir que ma position a été, à l'époque, assez peu en relation avec les préoccupations dans la discipline, ne serait-ce que dans les buts (publier dans des revues orthodoxes) assignés avec beaucoup plus d'orthodoxie et de rigidité, par la 16^e section du CNU, à partir de 1992, aux futurs candidats à la liste de qualification de professeur. La mise en œuvre de ma progression de carrière en a été altérée et découpée. Comment ? D'une part, de 1992 à 2001, j'ai été souvent sollicité pour des responsabilités administratives. Il y aurait à expliquer pourquoi mais je ne le ferai pas ici. Ce serait long. On peut juste souligner que l'assomption de charges dans l'administration peut être aussi perçue, à certains égards, comme une relative forme de déviance et

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

un signe d'abandon temporaire de la recherche. Il s'agit d'un affaiblissement du tonus de chercheur (la période précédant la retraite est parfois un signe pour certains directeurs de composantes ou de services) et d'un signe de relative abdication. D'autre part, mon projet intellectuel est demeuré connecté à mon passé et à la quinzaine d'années ayant suivi ma soutenance de thèse. Aujourd'hui encore, je suis « tenu » par mon terrain. Sur ce point je peux expliquer le pourquoi. Le fait d'être resté rivé à ce « terrain » provient, pour une bonne part, de cette stigmatisation et d'un sentiment (plus ou moins amplifié par un défaut idiosyncrasique que je n'exclus pas à mon propos) d'avoir été mis en marge de la profession. N'ayant pas eu suffisamment d'interlocuteurs par le passé, j'ai été cantonné trop longtemps à une écriture « justificatrice ». J'ai cherché à expliquer par le détail ce que j'ai fait, son pourquoi, son comment et ses possibles développements. Je le fais encore aujourd'hui dans cet article. J'ai donc, peut-être à tort, ressenti l'obligation de me tourner vers mon passé de recherche comme s'il fallait que je recherche une faute dans mes motivations théoriques ou dans le choix des techniques d'approche et du terrain qu'il me fallait « expliquer », « décrire » et si possible « retourner contre ceux qui la désignaient comme telle ». Finalement, la marginalisation incite à développer une parole de prétoire. Elle contraint à vouloir se comprendre, à se remettre en cause, tout en tentant de se faire accepter. Avec le temps qui passe, cela occasionne pas mal de temps perdu, même si on s'en remet.

4. Une quête d'affiliation scientifique et la position d'artisan en sciences humaines

L'affiliation à une « famille » de chercheurs qu'est le laboratoire de référence, tel qu'il est actuellement devenu dans nombre d'universités, m'a manqué durant les dix premières années de ma carrière. Maintenant, je suis devenu plus indépendant et habitué à cela. En plaisantant devant un groupe d'étudiants en sociologie qui me demandaient de dire les différences de traitement de l'objet « pratiques musicales » par la psychologie sociale et la sociologie, je me suis présenté comme un « sniper » dans ces deux matières, à la marge de chacune et, en fin de compte, assez à l'aise dans cette position. Ce qui est étrange ! C'est cela qui est le plus dérangeant pour moi : j'ai fini par m'y faire ! L'indépendance et la position au bord des disciplines a commencé à me plaire. J'ai, par ailleurs, l'impression que ce plaisir me conduit à ne pas pouvoir accepter les cadres contraignants des laboratoires. A force de vivre aux frontières, on finit par y trouver une niche. « Il n'y a rien de mal à être déviant, écrivait Moscovici dans sa *Psychologie des minorités actives*, en 1976, et il ajoutait : « il est tragique de le rester ». Je corrigerais cette seconde partie de son énoncé en le transformant en ceci : « il est tragi-comique d'aimer le devenir, d'y demeurer et d'éviter les structures disciplinaires sources de reconnaissance d'une position qui finit par marquer la peau et le corps de celui qui s'y moule ».

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

Au départ, j'ai reçu l'accueil distant et guindé à l'époque où j'ai diffusé ma recherche (1987-1994) comme une incitation à ne plus faire de terrain. Cela a, à la fois, engendré une préoccupation absurde de type « recherche d'approbation sociale » dont j'ai parlé plus haut (comme par exemple de chercher à savoir comment formaliser et opérationnaliser expérimentalement mon travail précédent) et une suspension du travail de terrain pour donner suite au sentiment qu'il est inutile de sonder à nouveau les acteurs de ces pratiques, puisque le statut des paroles analysées n'est pas accepté comme « légitime ». Ce rejet était, par ailleurs, parallèle à la conscience intime d'avoir développé un vrai regard critique sur les pratiques et les cultures dont j'ai tenté de rendre compte. Ce qui redoublait la nausée professionnelle face aux nouvelles enquêtes à faire. De ce fait, ce mélange de dépendance intellectuelle à un champ de reconnaissance épistémologique (l'expérimentation) et de découragement face au travail de terrain (entrepris pour ma thèse) m'a déporté finalement vers une conscience soit trop affirmée, soit trop réduite de ma différence et vers une activité de pédagogue pour étudiants non-spécialistes (AES, Économie, Sciences de gestion, Sciences politiques, Sociologie).

Ensuite, le temps passe très vite. Les priorités de la vie, conjuguées aux aspects que j'ai commentés et aux relatifs freins dans le travail, conduisent à mettre en sourdine puis à revitaliser et continuer le projet de développement intellectuel. Après une période de veille et d'hibernation d'environ une dizaine d'années de 1988 à 1998, la soif de recherche et de savoir est bien plus vive qu'après une soutenance de thèse. L'encouragement de personnalités intellectuelles, comme Alexandre Dorna, Gilles Ferréol, Hoenik Kwon, Jean Maisonneuve, Serge Moscovici, Adrian Neculau, Michel-Louis Rouquette, l'appui des enseignants-chercheurs de sciences de gestion, la traduction d'un de mes livres en espagnol, conduisent à être consistant. Mais ce qui réveille l'esprit du chercheur est de voir le nombre extraordinaire d'enquêtes, de travaux et de publication dans le domaine que j'avais exploré timidement au départ (je ne parle que de la France car dans les pays anglo-saxons, le tableau est différent).

Je plaiderai, en conclusion de ce texte, pour une position d' « artisan » en psychologie sociale. Le fait « artisanal » de mon activité m'a conduit à reprendre, en l'état, le morceau que j'avais commencé à sculpter, à le dépoussiérer, d'une certaine manière. Pourquoi un psychologue social est-il un artisan ? *Parce qu'il est impliqué et impuissant.* Il est impliqué par le choix d'un thème recherche qui l'engage non seulement professionnellement mais philosophiquement. Il est impuissant dans son illusion d'action politique, c'est-à-dire sur le plan de l'accompagnement du changement des pratiques observées. Au lieu d'être sources d'ingénierie sociale ou urbaine, ses comptes rendus de terrain (ou ses expérimentations) doivent avant tout être « jolis ». Cette importance de l'élégance dans les écrits de sciences humaines

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

renvoie à leur incertain statut d'ingénierie et de pratique. Cette position esthétique me semble une chose convenable. Cette attitude implique une sensibilité aux formes expressives (arts, cultures, esthétique) autres que scientifiques. Elle conduit à un rapport attentif et technicien au monde avec l'aptitude à en rendre compte, et par l'intuition et par la connaissance. Même quand il s'agit d'une perspective « cubiste » ou de « déconstruction », comme dans les expérimentations, le sentiment produit par la vision ainsi suggérée, n'est pas éloigné de la jubilation, plus ou moins forte, suscitée par le regard distancié, et de l'impuissance créatrice de l'artiste. L'attention créatrice n'est pas du tout le « résultat de l'implication sur le terrain ». Elle est le fruit empoisonné du retour à soi, quand on a trop épuisé de cartouches à tirer les ficelles d'un problème sans réussir à le résoudre. La volonté de rendre présent le monde dans une œuvre en « scénographiant » certaines de ses parties ou certains phénomènes n'est-elle pas éminemment théâtrale ? Cette théâtralité n'est pas que purement littéraire. Elle s'exerce dans les pratiques d'exposition des producteurs de sciences sociales quand ils rendent compte de leurs travaux face à leurs communautés. Elle émerge encore mieux, et plus spectaculairement, vis-à-vis des « non-spécialistes », lecteurs d'écrits spécialisés qui n'en demeurent pas moins citoyens éclairés de l'Europe en gestation permanente. Je ne dis pas que les cristaux de masse, que sont les néotribus intellectuelles, n'agissent pas sur l'allure et la course du monde. Je souligne simplement qu'ils n'en font pas plus que d'autres groupes qui intellectualisent autrement leur environnement et qui, par leurs représentations ainsi activées et partagées, favorisent, à leur manière, une pensée et des schèmes d'action plus ou moins surnuméraires, redondants, féconds ou néfastes. Je propose, ci-après, une synthèse synoptique de mon parcours de recherche, uniquement pour mieux décrire les grandes lignes biographiques ce nomadisme institutionnel. Je veux ainsi tenter d'en rendre compte de mon mieux, quel que soit le jugement qu'on portera sur l'itinéraire ainsi mis en évidence. Puisse, ce modeste témoignage, demeurer utile pour les générations futures ! Qu'elles sachent apprendre à se méfier du dogmatisme et de ses avatars nauséabonds liés aux sectarismes, qui demeurent des pis-aller quand on n'a aucun ou peu d'arguments scientifiques !

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

Références bibliographiques

Bastide Roger, 1931, *Les problèmes de la vie mystique*, Paris, PUF.

Benetollo Anne, 1999, *Rock et politique. Censure, opposition, intégration*, Paris, L'Harmattan.

Brandl Emmanuel, 2004, *Contribution à une sociologie du champ des musiques amplifiées. L'exemple du rock en région Franche-Comté*, Thèse pour le doctorat de sociologie, Besançon, Université de Franche-Comté.

Carlet Yasmine, 2004, *Stand Down Margaret! L'Engagement de la Musique Populaire Britannique contre les Gouvernements Thatcher*, Clermont-Ferrand, Éditions Mélanie Sèteun.

Dorin Stéphane, 2004, « La globalisation culturelle vue de Calcutta. Circulations de la musique populaire occidentale », *Colloque international « les sociétés de la mondialisation »*, Atelier « Entre arts et "produits culturels" », LESTAMP, Université de Nantes, décembre (à paraître).

Frances Robert, 1984, *La perception de la musique*, Paris, Vrin (2^e édition).

Green Anne-Marie (Éd.), 1997, *Des musiques et des jeunes. Rock, rap, techno...*, L'Harmattan.

Guibert Jérôme, 2004, *Scènes locales, scène globale. Contribution à une sociologie économique des producteurs de musiques amplifiées en France*, Thèse pour le doctorat de sociologie, Nantes, Université de Nantes.

Hein Fabien, 2003, *Hard-rock, heavy metal, metal. Histoire, cultures et pratiquants*, Nantes, Paris, Mélanie Sèteun / Irma.

Hennion Antoine, 1981, *Les professionnels du disque. Une sociologie de la variété*, Paris, Métailié.

Hennion Antoine et Vignolle Jean-Pierre, 1978, *L'économie du disque en France*, DGRST. Paris, La Documentation Française.

Imberty Michel, 1979, *Entendre la musique*, Paris, Dunod.

Lechevalier Bernard et Cambier Jean, 2003, *Le cerveau de Mozart*, Paris, Odile Jacob.

Lescop Gildas, 2003, « "Honnie soit la Oi!" : naissance, émergence et déliquescence d'une forme de protestation sociale et musicale », *Copyright Volume*, n° 1 (janvier-juin), vol. 2, pp. 11-123.

McAdams Stephen et Deliège Irène, 1988, *La musique et les sciences cognitives*, (actes du symposium tenu à l'IRCAM, mars 1988), Liège, Pierre Mardaga.

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

Mombelet A., *La religion metal. Secte metal et religion postmoderne*, Mémoire pour le DEA de sociologie, Paris, Université de Paris-5, 2004.

Pecqueux Anthony, 2003, *La politique incarnée du rap. Socio-anthropologie de la communication et de l'appropriation chansonnières*, Thèse de doctorat de sociologie sous la direction de J.-L. Fabiani, E.H.E.S.S., Marseille, 413 p. [multigr.].

Perrenoud Marc, 2003, « La figure du musico. Musique populaires contemporaines et pratique de masse », *Ethnologie française*, 33, 4 (octobre – décembre), pp. 683-688.

Petiau Anne, 2004, « L'expérience techno, des raves aux free party », in Mabillon-Bonfils B. (éd.), 2004, *La fête techno. Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, pp. 28-42.

Pourtau Lionel., 2004, « Les Sound Systems technoïdes, une expérience de la vie en communauté », in Mabillon-Bonfils B. (éd.), 2004, *La fête techno. Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 100-114.

Psychology of Music, Sage Editions.

Seashore Carl Emil, 1967; *The Psychology of Music*, New York, Dover Publications Inc (1^{re} édition en langue anglaise : 1938).

Seca Jean-Marie, 2001, *Les musiciens underground*, Paris, PUF (traduction en castillan : 2004, aux éditions Paidos).

Seca Jean-Marie, 1991, « Les représentations sociales de la pratique *rock* en milieu lycéen », *Revue française de Pédagogie*, n°94, janvier - mars, pp. 25-35.

Seca Jean-Marie, 1988, *Vocations rock. L'état acide et l'esprit des minorités rock*, Paris, Klincksieck.

Seca Jean-Marie, 1987, *L'état acide. Analyse psychosociale des minorités rock*, Thèse pour le Doctorat de Psychologie sociale, Nanterre, Université de Paris-X.

Sloboda John, 1988, *L'esprit musicien. La psychologie cognitive de la musique*, Bruxelles, Mardaga.

Tassin Damien, 2004, *Rock et production de soi. Une sociologie de l'ordinaire des groupes et des musiciens*, Paris, L'Harmattan.

Truchot Didier, 2004, *Épuisement professionnel et burnout. Concepts, modèles, interventions*, Paris, Dunod.

Veitl Anne et Duchemin Noémi, 2000, *Maurice Fleuret, une politique démocratique de la musique*, Paris, La documentation française.

Seca Jean-Marie, « Nomadisme institutionnel dans la psychologie sociale *underground* », Colloque *Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, Groupe d'études Pluridisciplinaire d'Histoire de la psychologie et le SFHSH, Paris : École Supérieure de Commerce, 2-4 décembre 2004.

Voisin Bertrand, 2003, *Les représentations du punk rock britannique dans le monde de 1967 à 1992*, Mémoire de DEA d'histoire socioculturelle, Université de Versailles Saint-Quentin, 2003.

Walzer, N., 2003, *L'imaginaire satanique et néo-païen dans la musique metal extrême depuis les années 90 (à travers la perception française)*, Mémoire pour la maîtrise d'histoire, Marne-la-Vallée, U. de Marne-la-Vallée.

Zenatti Arlette, 1994, *Psychologie de la musique*, Paris, PUF.